

Agnèse prépara donc sa petite maison du mieux qu'elle put, pour recevoir la *bonne âme* et sa chère fille... Renzo défricha le petit jardin ; puis il aida son hôte dans sa vigne. Quant à son propre champ, il n'y toucha pas, ayant l'intention de le vendre.

Le lecteur se dit peut-être :

—Que devint son affaire avec la justice ?

Personne n'y pensait. Les gens qui l'avaient provoqué n'étaient plus, et les autres avaient assez à faire pour eux-mêmes sans s'occuper de si peu de chose.

Quant à don Abbondio, les bravi de don Rodrigo lui revenaient bien souvent en imagination pour l'effrayer. Néanmoins il attendait avec impatience la pauvre Lucia.

—Croyez-vous qu'elle vienne bientôt ? disait-il à chaque instant à Agnèse.

—Je l'espère, répondait cette dernière.

Enfin Lucia sortit du lazaret avec sa compagne ; mais il fallut faire une quarantaine, pendant laquelle elles confectionnèrent le fameux trousseau. Lucia apprit avec douleur au bout de quelques jours la mort du père Cristoforo, qui avait succombé à la peste ; —elle apprit également celle de dona Prassède et de son savant mari, dont la fameuse bibliothèque est peut-être encore dispersée sur les tréteaux.

Un soir Agnèse entend une voiture s'arrêter à sa porte.

—C'est elle pour sûr !

Et c'était elle avec la bonne veuve... Le lecteur peut se figurer le bonheur... la joie...

Le lendemain matin, Renzo arrive sans rien savoir... Quelle surprise !

—Comment vous portez-vous ? dit Lucia ; les yeux baissés et toute rongissante.

—Je me porte bien quand je vous vois, répond Renzo.

—Et notre bon père Cristoforo ! dit Lucia, prions Dieu pour son âme, quoique nous puissions être bien sûrs que maintenant c'est lui qui prie pour nous !

—Je ne m'attendais que trop à cette nouvelle ! reprend Renzo...

Et cette triste corde ne fut pas la seule qui vibrât dans leur colloque.

La bonne veuve ne fut pas longue à lier amitié avec Agnèse, et il

fallait voir quelle charme elle répandait sur cette petite famille.

Ils allèrent en famille chez don Abbondio, qui cette fois reçut Renzo avec une affection paternelle et ne chercha aucun moyen de retarder le mariage. Toutefois il parla de l'inquiétante prise de corps ; mais Renzo lui raconta dans quel état il avait laissé don Rodrigo, qui sans nul doute était mort, et il ajouta :

—Espérons que Dieu lui aura fait miséricorde !

Pendant qu'on discutait les moyens de faire annuler la prise de corps, le sacristain entra et annonça l'arrivée au château du marquis de ***, héritier de don Rodrigo, qui venait prendre possession de ses biens.

—Ah ! il est donc tout de bon mort ! s'écria don Abbondio. Voyez, mes chers enfants, si la Providence ne se montre pas toujours en tout ! Cette mort sera un grand soulagement dans le pays... Cette peste a été un terrible fléau... mais elle a balayé bien du terrain... Il faut prier pour lui, c'est notre devoir... et lui pardonner le mal qu'il a fait !

—Pour moi, dit Renzo, je lui ai pardonné, et j'ai dit pour lui des *Pater noster*. Je dirai maintenant *De profundis*.

—Tu feras bien, mon enfant, c'est d'un bon chrétien. Je dirai demain la messe pour lui ; vous y viendrez tous... Maintenant, parlons de votre mariage... Nous sommes aujourd'hui jeudi ; dimanche je vous publie... Je vais écrire à Son Eminence... Car vous saurez, mes enfants, que depuis le mois de juin (1630) notre Saint-Père (à qui Dieu veuille donner de longs jours !) a ordonné que l'on donnerait le titre d'Eminence aux cardinaux, le titre d'Illustrissime étant donné à de certains princes... Enfin suffit !... Donc j'écrirai à Son Eminence notre cardinal-archevêque (que Dieu veuille conserver aussi !) pour avoir la dispense des deux autres publications... Ils ont de l'occupation à l'archevêché pour les dispenses... j'en ai pour ma part, dimanche, une, deux, trois... sans vous compter... et c'est ainsi partout !

—Oui, dit la veuve ; à Milan, dans une seule paroisse, dimanche dernier, il y a eu cinquante publications !

—Quand je dis, continua don Abbondio, que le monde n'est pas près de finir... vous verrez qu'il n'y aura pas jusqu'à Agnèse... Agnèse...

—Ah ! vous voulez rire ? dit celle-ci.

—Sûrement, répondit le curé ; nous en avons vu d'assez rudes pour rire un peu, n'est-ce pas, mes enfants ?... Vous, vous avez du temps devant vous pour réparer les maux passés. Pour moi, vingt-trois heures trois quarts sont sonnées... et si l'on peut guérir de la peste... on ne guérit pas des années. *Senectus ipsa morbus* (1).

Le lendemain don Abbondio reçut une flatteuse visite, celle du marquis ***, héritier de don Rodrigo. C'était un homme d'un âge mûr, d'une physionomie calme et digne.

—Je viens, seigneur curé, dit-il, vous porter les compliments de Son Eminence le cardinal-archevêque.

—Oh ! quelle complaisance de votre part, seigneur marquis !

—Quand j'ai été prendre congé de cet homme incomparable, qui m'honore de son amitié, reprit le marquis, il m'a recommandé deux jeunes gens de cette paroisse qui étaient fiancés et ont eu à souffrir à cause du malheureux don Rodrigo. Son Eminence désire en avoir des nouvelles.

—Tout est arrangé, répondit le bon curé, et j'allais écrire à Son Eminence pour les dispenses... mais puisque j'ai l'honneur...

—Ils sont ici ? interrompit le marquis.

—Ici, et le plus tôt possible ils seront mariés...

—Eh bien ! dit le marquis, indiquez-moi, je vous prie, ce que l'on peut faire pour eux. J'ai perdu dans cette affreuse calamité mes deux fils... les seuls enfants que j'eusse... et avec eux leur mère !... j'ai recueilli trois héritages considérables... j'avais déjà du superflu... Par conséquent, me donner une occasion de faire du bien, c'est me rendre service.

—Que le ciel vous bénisse ! répondit don Abbondio ; je vous remercie du fond du cœur pour ces pauvres enfants qui sont les miens, et, puisque Votre Seigneurie m'y

(1) La vieillesse est une maladie.